

## Réponses aux questions

Je vais m'efforcer de répondre avec une application scolaire, pour rester dans votre style, qui me paraît ici approprié à votre objectif.

1. Ce qui est acquis, dans ce Séminaire XVII, est que l'exclusion de la jouissance phallique (soit ce qui fonderait l'équivalence entre le bonheur du phallus et celui du sujet), donne lieu à une « suppléance » [p. 85], qui met en jeu  $a$ , en tant que plus-de-jouir. Est-ce à dire que cette suppléance serait la jouissance du sens, celle que Lacan, quelques années plus tard, situe dans le traversement borroméen du Symbolique par l'Imaginaire (borroméen veut dire que ce rapport n'est pas sans une troisième corde. Jamais deux sans trois) ? Je pense que oui, pour autant que la jouissance phallique, qui ne s'éprouve comme telle qu'à interdire, pour la femme qu'elle jouisse de l'être (définition de la frigidité : identification imaginaire au phallus) et pour l'homme qu'il puisse l'être puisqu'il l'a, se trouve concerner cette fonction d'organe sans laquelle la signification (*Bedeutung*) est défaite. La signification permet qu'un réel soit référé, là où le sens imaginarise le symbolique, et ce jusqu'au sans-limite s'il est déconnecté de la signification (cf. l'asymptote schreberienne). Reste la jouissance supplémentaire, mais Lacan n'en parle pas encore. Relève-t-elle du devenir-femme, du devenir-analyste, du devenir-mystique, ou d'une sortie de la discursivité (n'ayant pourtant rien à voir avec le hors discours de la psychose) ? Enfin, pour ne laisser à l'écart aucune composante de votre question, je ne suis pas sûr que « changement de partenaire » = « l'amour ».

2. Je n'appréhende pas facilement ce que Lacan entend par lathouse, sinon qu'il s'agit d'une breloque renfermant le grelot de la voix humaine, en tant qu'elle « ne dévoile pas du tout sa vérité » [p. 188]. Ce n'est pas étonnant, puisque la voix est aphone. Mais on l'entend. On l'entend nous accompagner, tant dans les voyages de la folie que dans les voyages intergalactiques, ou plus quotidiennement, « à tous les coins de rue », dans ces vitrines où les objets de consommation, quels qu'ils soient, nous agitent de l'intérieur grâce à leur grelot. D'où cette question génératrice d'angoisse : cette voix qui vient de « l'extérieur » est-elle la

mienne ? On voit qu'on peut décliner ça depuis la psychose la plus grave de celui qui serait menacé de devenir Dieu jusqu'aux hésitations les plus communes du chaland.

3. Vous dites « champ des jouissances », là où Lacan use du singulier, alors même qu'il sait qu'il y en a plus d'une. C'est à méditer. De même je dirais plutôt que le discours maltraite le réel, car il a autre chose en tête, soit permettre un lien social, ce qui veut dire aménager, au moyen du langage, une place à l'autre : comme esclave, comme maître, comme pâte à modeler, ... comme sujet. Et encore, le symptôme (le sinthome aussi) ne vient pas border le réel mais rendre incontournable qu'il y en ait, et aussi que le réel excède au tout, qui n'a de valeur qu'au regard du sens. Du symptôme il est possible d'activer, par certaines opérations (dont l'analytique), S(A Barré) : c'est le sinthome (qui concerne donc, je ne vois pas pourquoi on l'en évincerait, le champ lacanien). Quant à l'amour pour La femme (La non barré), il m'éclaire sur ce que Lacan mettra au compte du basique de Freud (dans « L'étourdit »), à savoir que la mort, c'est l'amour, axiome qu'on mé-comprend si on inverse : l'amour, c'est la mort.

4. Le discours religieux – tenons-nous en à sa version chrétienne – a pour fonction, à mon sens, de prévenir la prise de pouvoir généralisée des psychotiques dans la cité (prise de pouvoir dont la réalisation n'est pas sans nuire à ces sujets, puisqu'elle tarit leur questionnement, souvent incisif, de l'être). C'est assez efficace, ou du moins ça l'a été, car la prolifération des sectes au détriment de l'Église peut inverser la tendance. On a, dans le discours de l'Église, tout ce qu'il faut, A d'une part, S(A barré) d'autre part, à ceci près que S(A barré) n'est évoqué que dans l'égarément, vite recouvert, de la détresse christique. Après quoi il renie S(A barré) pour retomber dans le sens. J'étonnerai peut-être en disant qu'à cet égard ce discours s'oppose au discours capitaliste qui, lui, instille dans le tissu social une fascination pour la psychose dont la fonction est de consolider son délire que tous puissent devenir capitalistes (cf. la thèse de Peter Sloterdijk sur la « mobilisation infinie »). Heureusement, le discours capitaliste produit ses anticorps, mais ceux-ci ont beaucoup de mal à se reconnaître les uns les autres.

5. Pourquoi en effet cette dérogation du discours capitaliste, et pourquoi continuer à appeler discours ce qui contredit une propriété apparemment intrinsèque à celui-ci (la barrière de la jouissance) ? Peut-être pour signifier que le discours est et reste une facticité, définissable par l'ordre invariant de ses places, et non par celui de ses termes. Simplement, en

intervertissant deux termes (S1 et \$), on supprime la barrière de la jouissance au profit de la promotion d'une flèche  $a \longrightarrow \$$ , qui rend possible (ou plutôt qui fait accroire qu'il est possible) l'empire de la lathouse. Le libéralisme donne sens, afin de les rendre vivables, à des rapports de production dont la cruauté, pourtant, devrait nous pousser, comme les canuts, à détruire les machines. Ce n'est pas un hasard si l'apparition du discours capitaliste est concomitante de la naissance de l'idéologie (Destult de Tracy et Maine de Biran), puis de sa critique (Marx), enfin de sa restauration, ironiquement imputable aux « marxistes » (la fameuse lutte idéologique). Je remarque maintenant que Lacan (à ma connaissance) ne parle pas de subversion du discours capitaliste mais de « sortie », terme plus direct, plus franc, car le discours capitaliste est rompu à faire profit de ce qui le subvertit (cf. un certain gauchisme de Mai 68, ou la récupération spectaculaire du situationnisme). Incontestablement enfin, il n'y a de sortie que par le discours analytique, ce qui, bien entendu, ne veut pas dire seulement la « somme » des cures.

**6.** Conséquence de la réponse à la question 5 : « La coupure est ... une discontinuité ». Est-elle désignée par le pas-tout féminin ? Je dirai qu'elle l'implique, sachant que ce pas-tout féminin, qui est au départ un pas tout-masculin, est aussi un pas tout-féminin. Je veux dire : le féminin n'a pas à être pris comme un nouveau paradigme, car c'est le pas-tout qui compte (ce qu'a aperçu un écrivain comme Joseph Conrad).

**7 et 8.** J'accrole ces deux questions en répondant non. Non, je ne pense pas que le champ lacanien soit le réseau des jouissances, comme si l'homme lacanien, exilé par une fatwa du rapport sexuel, se reconstituait, à l'instar du corps d'Osiris, dans une réticulation récupératrice du peu restant. Y contredit le terme d'hétérité (qu'on trouve dans le séminaire Dissolution) pour désigner ce qui excède à toute unification, et notamment à cette unification très spéciale qu'est la mort – l'Éros de la mort en effet réussit là où rate, heureusement, l'Éros de la vie. Cela vient de ce que si la jouissance phallique et la jouissance du sens (à situer toutes deux sur le côté gauche des formules de la sexuation) se définissent comme conséquences de l'impossibilité du rapport sexuel, la jouissance supplémentaire laisse ce cas ouvert, comme le manifeste, déjà chez Freud, l'indécidabilité de la frontière de l'inceste entre la mère et son petit. Aussi, est-ce à bon droit que la question est posée de savoir si l'hétérité peut faire l'objet d'un pari. En tout cas, pas du pari pascalien.

9. Est-ce que l'écriture (je laisse de côté les graffitis) est ravinement dans le champ des jouissances, ou est-ce que, comme vous le dites d'ailleurs, ce ravinement est la jouissance elle-même, en tant que supplémentaire ? Si le rapport sexuel est un ensemble vide, nous pouvons en conclure que, sans l'écriture (puisque l'ensemble vide est un signe d'écriture), nous ne pourrions le savoir. Du signe au signifiant, tel est le trajet inaugural de Lacan. Mais nous sommes fondés à nous demander s'il n'y a pas une suite : du signifiant au signe (celui-ci n'étant plus historico-naturel, comme la fumée pour le feu). Dans sa leçon du 10 mai 1977, Lacan s'interroge : « Qu'est-ce que veut dire être signe ? C'est là-dessus que je me casse la tête ». Car, s'il y a, je cite encore Lacan, « congruence, du signe au réel », le signe implique-t-il une écriture, voire est-il écriture, ou peut-il s'en passer ? Si enfin le « sinthome » est « signe », c'est-à-dire le mental en tant qu'impossible à saisir (« il n'y a pas de dessin possible de l'inconscient »), quelle fonction a l'écrit dans le fait que, malgré tout, quelque chose, ça, s'énonce ? Il y a, dans ce buisson de questions, une entrée au moins à retenir, à savoir que, sans l'écrit, une équivoque n'est pas détectable (l'orthographe étant ici le principe diacritique). Or, sans l'équivoque, rien du malentendu sexuel ne peut percer.

10. L'objet *a* serait le seul affect... qui ne trompe pas (antithèse donc du senti-ment) si, comme Lacan ne nous en avertissait au moyen de la lathouse (cf. supra), il ne voilait sa vérité. D'où, s'il est suggestif de définir *a* comme l'affect, le risque est de le substantialiser ainsi. Or, ce n'est que par l'angoisse que, paradoxalement, *a* rend le corps sensible au jeu de la vérité. Maintenant, le champ freudien, même privé de *a*, est déjà mœbien sans le savoir (« Lacan fonde ce que Freud découvre »). Je vote donc pour l'hypothèse B, car la passe, elle, n'est pas déjà dans Freud, soit dans son œuvre (œuvre à distinguer de sa vie de psychanalyste, où une passe se saisit forcément, mais dont il n'a pu faire savoir, même insu. Du coup cette passe restera unique, S1 coupé de S2 pour l'éternité, ne pouvant disposer du second tour de l'expérience, qui suppose l'invention de la procédure). Ce n'est pas sans rapport (cette éthique de l'expérience) avec la « subjectivité » de l'« époque ». Que vaudrait une psychanalyse qui ne vérifierait pas que l'autre est sujet, et qu'il n'est scolarisable que libre ? « Le dialogue, dit Lacan en 1980, est rare ». Concluons qu'il n'est pas impossible !. Ce serait peut-être un trait de notre époque que la fascination des névrosés pour la psychose.